

José Le Moigne

Chemin de la mangrove

La première édition de cet ouvrage a paru
chez L'Harmattan en 1998

La présente édition a été complètement revue et corrigée
par l'auteur

Chemin de la mangrove

Premier cahier
Le prêtre et l'Italien

Qui salue-t-on ? Le mort dans sa boîte, inerte, et qui n'en peut mais ? Est-ce qu'on lui tire un coup de chapeau parce que, comme dans le refrain, il nous quitte et il s'en va, on a beau ne l'avoir jamais connu, tout de même que, resté sur le quai, on agite son chapeau, ou un mouchoir, quand le navire emporte — et ce pourrait aussi être jamais ; on ne fait guère ces signes d'adieu sans, le cœur serré, se dire que c'est peut-être en effet pour jamais — les êtres que l'on a accompagnés et du coup, avec eux, on pourrait saluer également tous ces inconnus, debout sur le pont, qui partent comme eux.

Jacques Borel

1

Je le revois plein champ et en pleine lumière, le curé qui disait à ma mère.

— Vous savez, Madame, votre fils est sournois.

Le salaud ! Avec sa voix de jésuite, son air d'inquisiteur et ses manières de Judas, sait-il seulement qu'il parle à Man Anna. Dire qu'il me l'a fait convoquer que pour ça. Sûr, qu'il pensait jouer sur du velours avec son coup de l'enveloppe ! Il en était certain, à peine serais-je sorti de son champ visuel que je m'empresserai de lire son épître avant de la froisser jusqu'à en faire une boule de papier bonne pour le caniveau. Ah, elle était finement calculée sa martingale. Elle en avait piégé bien d'autres ; mais, hélas, pour lui je n'étais pas tricheur.

Brest, novembre 1956. En cette fin d'automne, j'étais élève de sixième au Lycée Technique, tout en haut de la rue Jules Lesven. La reconstruction était bien loin d'être achevée, les nouveaux immeubles, si blancs que ça blessait presque les yeux, poussaient dans une parfaite géométrie au beau milieu des champs de ruines, mais pour autant, la ville n'avait rien perdu de sa respiration. L'air fleurait bon

encore le discours d'avant-guerre et pour nous, les enfants de la classe ouvrière, c'était du pain béni que ce bahut qui préparait aux écoles d'ingénieurs. Rien que d'y penser, Lannig, mon papa, pourtant si humble devant tout, en avait le regard qui brillait. Pensez, on allait donner du Monsieur l'ingénieur à son fiston ! Cela n'allait pas tout effacer, mais tout de même, quelle belle revanche pour le garçon sans mère embarqué presque de force à dix-sept ans ! Pour des raisons tout aussi viscérales mais d'une autre nature, Man Anna partageait son attente. Elle ne se privait pas de me le rabâcher et ses paroles, face aux silences de Lannig, étaient comme un volcan sous la banquise.

Elles taraudaient.

A priori, je ne refusais pas de satisfaire mes parents. Mais j'avais beau m'efforcer de ne pas le faire voir, le prix à payer me semblait bien trop lourd. Autant le dire sans ambages, je n'avais pas la vocation.

Lannig, me semble-t-il, s'était vite aperçu de mon trouble. Mais comme il ne disait rien, la vie continuait avec son lot de petites misères, ses plaisirs étriqués, ses chagrins dont-on pouvait se demander s'ils finiraient un jour.

Les dimanches matin se déroulaient avec un rituel auquel Lannig me conviait. Je le revois encore, au bout de toutes ses années, si blanc de peau sous son maillot de corps, passant et repassant son terrible coupe-choux sur une pierre à affûter mouillée de sa salive. Cela prenait un bon quart d'heure au bout duquel,

jugeant le résultat satisfaisant, il se pinçait le nez entre pouce et index, jouait un instant du blaireau, et commençait à se raser. Le poil crissait sous la lame avec un bruit de toile émeri ou de râpe à fromage. On aurait dit Humphrey Bogart dans je ne sais plus quel film.

Bien sûr, il arrivait qu'il se coupât. À se servir toute la semaine d'une lame Gillette il perdait forcément de sa dextérité. Mais qu'à cela ne tienne. Il sortait de sa poche un paquet de feuilles à cigarettes, en faisait glisser une entre ses doigts et l'appliquait sur la blessure qui, pour légère qu'elle fût, saignait abondamment. Tous les hommes connaissent cela. Alors il annonçait, heureux comme un enfant qui découvre la musique des mots :

— C'est hémostatique.

C'était sa clé de sol, son *ite missa est*.

Le cérémonial arrivait à sa fin. Avec des gestes de danseur de tango, Lannig mouillait ses cheveux raides, les plaquait en arrière, à l'embusqué comme il disait. Puis, allongeant sa bouche en cul de poule, il commençait, en insistant très fort sur les notes de tête, à fredonner *Marinella*.

— Écoutes, fiston, minaudait-il en affichant une pose langoureuse, c'est moi Tino Rossi.

Nous n'avions qu'un seul luxe, le poste de radio. La T.S.F comme on disait encore. Je me souviens encore du fil de cuivre servant d'antenne que Lannig avait

dressé le long des murs et du plafond. La réception était parfaite. Lui-même s'en fichait, mais il s'avait que Man Anna n'aurait pu se passer de musique.

Pas de dimanche sans air d'accordéon. C'était notre bande sonore associée, quoi que nos fenêtres fussent toujours fermées, aux rumeurs du quartier qui montaient de la rue comme une cantilène avec, au-dessus de la nappe sonore, bien plus joyeux qu'ils n'étaient agressifs, les cris : " L'Humanité ! L'Humanité dimanche ! Demandez L'Huma ! " que les vendeurs de journaux des partis, postés à chaque coin de rue, répétaient en canons qui semblaient faire écho aux cantiques de la première messe qui, malgré la distance, arrivaient jusqu'à nous.

Un parfum délétère, un peu musqué, un rien acidulé, fragrance du Front Popu, que rien, et surtout pas la guerre, n'avait pu altérer, flottait en permanence sur la ville.

Lannig n'était pas communiste. Mais dès qu'il entendait la voix de Fanch Le Marrec, il se mettait à la fenêtre et hélait, dans ce sabir moitié breton, moitié français, moitié argot du bagne que l'on parlait à Brest, son copain militant.

— Eh, Fanch ! Ne t'en vas pas à *dreuse* ! disait-il en sortant de sa poche de la menue monnaie rognée sur le tabac. Alors, plus par solidarité de classe que par souci de s'informer, il faisait signe à Le Marrec de lui passer l'hebdomadaire.

Que la feuille du parti remplace ce jour-là Le Télégramme n'avait aucune importance pour moi. Man Anna m'interdisait la lecture des journaux et je n'avais

que la radio pour me parler du monde si bien que maintenant encore, pour évoquer l'année de mes douze ans, je dois passer par un prisme complexe où les photos de première page, les manchettes et les titres déchiffrés à la hâte, la voix suraiguë du speaker, dessinent les contours d'un monde diffracté. Il faut savoir survivre avec ses rêves. L'enfant lucide que j'étais, malgré son inquiétude, l'avait vite compris, jamais il n'aurait d'autre choix.

C'était cette prise de conscience, cet acte fondateur, cette volonté farouche de se forger coûte que coûte un territoire, que le curé ne pouvait pas admettre. Dogmatique et prudent, frileux jusqu'à l'excès, il ne voulait donner de sens ni au bruit de la mer ni au silence des oiseaux.

2

Il suffisait, pour aller du lycée à la rue Massillon où se trouvait le presbytère, de couper droit par le réseau de venelles étroites qui s'étendait en toile d'araignée de la rue Albert Loupe à la rue Jean Jaurès. À peine cinq cents mètres. Mais il fallait traverser le cimetière de Kerfautras et pas un seul de mes camarades, pourtant de rudes galopins, ne s'y serait risqué. Si c'était une chose de se hisser chaque matin sur le mur d'enceinte pour observer les feux-follets, c'en était une tout autre de circuler, une fois la nuit tombée, entre les tombes sombres. En bons petits Armoricaains

nous craignons trop l'Ankou. À l'heure troublante de l'entre chien et loup où il quittait sa cache pour sa terrible course, il fallait être fou pour oser défier l'ouvrier de la mort. Il nous semblait entendre le pas de son petit cheval, le brinquebatement sourd de sa carriole disloquée, et nous étions certains de voir briller, à chaque sursaut de la lumière, le fer inversé de la terrible faux qui lui servait à moissonner les vies. Aussi, pour ne pas à saluer le funèbre arpenteur, il nous fallait prendre le large. Il serait très exagéré de dire que ce détour nous coûtait. La rue Hoche et la place de Strasbourg par lesquelles nous passions étaient, pour nos imaginations fertiles, un théâtre de choix. De chaque coin de rue, chaque recoin d'ombre, surgissaient des bagnards en rupture de ban. Des argousins longeaient les murs et meurtrissaient la nuit de leurs jurons féroces. Je pourrais même jurer d'avoir vu s'échapper, du Bosquet de Neptune où ils tenaient quartier, les silhouettes gigantesques de Guennolé Le Saoz, de Jérôme Burns, et de Jean de la Sorgue. On entendait partout des cliquetis de baïonnettes, le pas rythmé des militaires, des claquements de voiles. Loin de nous effrayer, le vent qui rabattait vers nous le cri des égorgés nous portait sur son aile et à mesure qu'il gonflait nos poitrines, il nous rendait encore plus fort et résolu. Une sourde rumeur, venue de Recouvrance et relayée en ville par les piliers de bouges, disait que du côté de Laninon des gentilshommes de fortune levaient des équipages. Quelle aubaine c'était. Nous galopions vers elle portant sur nos épaules nos sacs de marins.

Voilà comment, chaque semaine à la même heure, nous embarquions pour des courses fameuses écrivant dans le sang notre tragique épopée de Port au Prince à Ottawa, en passant par Lisbonne, le Cul de sac du marin et l'île de la tortue. Rien ne pouvait nous effrayer, pas même le Hollandais volant et ses marins fantômes. Cependant, comme le coureur de mer le plus impénitent ne peut se dispenser de faire parfois relâche, quand l'heure était venue de déposer à terre nos coffres de marins, les yeux brûlés de sel et la peau boucanée, nous attendions le flux du soir et quand la nuit enveloppait la ville, l'esprit encore troublé par le vent des épices, nous nous laissions porter par le courant devant le presbytère.

À l'heure où Brest pensait, et pour longtemps encore ses plaies, cette bâtisse, un des rares bâtiments à avoir résisté à l'orage des bombes, troublait, par ses murs lézardés, ses fenêtres immenses, son crépi délavé et ses volets disjoints, la blanche symphonie des nouvelles façades. Il émanait de lui un charme austère et mystérieux, une poésie de fin de monde qui me glaçait les os.

3

On n'avait pas fini d'actionner la clochette d'entrée que déjà le perron s'éclairait. La porte s'entrouvrait et le curé apparaissait comme un ludion dans la lumière. Pierre Léostic était un homme d'environ quarante ans, plutôt bien fait de

sa personne, avec un vaste front que prolongeait une très légère calvitie, un regard vif et pénétrant, un visage anguleux à la pâleur de cierge. Tout à fait le genre d'homme qui devait plaire aux femmes.

— Ah ! C'est vous ! Je commençais à désespérer ! Allons, pressons, pressons ! Tous les copains sont déjà là ... on n'attend plus que vous !

Plus il se voulait jovial et plus sa voix grinçait et, quand il nous tournait le dos pour s'enfoncer dans le couloir, sa soutane trop large, lustrée à la hauteur des fesses, semblait prendre le large. On aurait dit un congre fuyant à marée dans le varech les jours de marée basse.

Jeanne-Marie Pelleter, gardienne des lieux depuis les temps anciens de l'avant guerre, ne se montrait presque jamais. Pourtant, aux remugles de chou et de viande bouillie qui passait sous la porte toujours fermée de ce que nous supposions être la cuisine — tabernacle interdit à nos jeunes appétits —, au dallage noir et blanc aux joints usés à force d'être frottés, à l'odeur d'encaustique qui se s'infiltrait partout, on sentait la présence, discrète et dévouée, d'une vraie *karabessen*.

À gauche de l'entrée, au pied de l'escalier sans contremarches qui menait aux étages, la salle de réunion, avec son mobilier austère, son papier peint vaguement exotique, ses allures d'auberge exhibait sa tristesse banale. Descendant du plafond écaillé, une suspension en opaline verte noyait la pièce, qui le reste du temps servait de réfectoire, dans une pénombre glauque. Si ce n'était le grand

crucifix noir au-dessus de la porte, on aurait pu se croire dans une fumerie d'opium, une officine clandestine où des créatures interlopes, comme on n'en voit que dans les ports, des malfrats, traitaient de sordides affaires.

Cette atmosphère sourde convenait bien à Léostic qui en usait, avec talent d'ailleurs, comme un metteur en scène. Il s'asseyait en bout de table, juste en dessous du crucifix, alignait devant lui des crayons et des feuilles volantes, joignait les mains, fermait les yeux, déposait son menton délicat sur ses phalanges jointes, détachait de sa poitrine le stylographe dont l'agrafe dorée décorait sa soutane au niveau du troisième bouton, puis, ayant ainsi joué de nous de nous il murmurait, tout en sondant nos attitudes embarrassées :

— Jeunes gens, si ce n'est pas trop vous demander, nous pouvons commencer.

Il nous fallait alors courber l'échine et nous soumettre à une rafale de questions plus saugrenues les unes que les autres. Le procédé ne nous surprenait plus. C'était comme à confesse où dans sa cage de bois sombre qui ressemblait à l'antichambre, il fallait balancer, pour ne pas se laisser emberlificoter par le vicaire qui guettait derrière l'imposte grillagée, très vite quelque chose de neuf, pas trop compromettante, capable d'occuper un instant son attention malsaine.

— Mon père, bénissez-moi car j'ai beaucoup fauté. Par parole, par pensée, par action et par omission.

— Ne craignez rien, mon fils, ici seul Dieu écoute.

— Pour parler franchement, il nous semblait étrange que Dieu s'exprime par sa bouche, mais, enfin, nous n'avions pas le choix. Après chacun de nos aveux insignifiants on l'entendait claquer la langue contre ses dents :

— Tchip ! Tchip ! Tchip ! Mon garçon ! Es-tu certain que ce soit tout ?

Quand il passait du vous au tu, ça devenait sérieux. On remontait la hiérarchie des fautes capitales, mais pas trop vite, sans se précipiter, il ne servait à rien de lui servir sur un plateau, d'une voix éteinte à force d'être retenue, le seul péché qu'il attendait, celui qui d'évidence le faisait saliver :

— J'ai été impur.

Quand enfin c'était dit, quel bonheur de l'entrevoir, comme frappé par la foudre, se racornir dans la pénombre. Il inclinait le buste, levait les yeux au ciel, cachait son front d'albâtre au creux de ses mains moites, puis soupirait d'une voix d'agonisant :

— Pour ta pénitence tu diras ...

— *Ego te absolvo*. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ...

Il se signait. Nous nous signions. Le tour était joué.

En sortant de l'église, après s'être acquittés d'une douzaine de Notre père et d'autant de Je vous salue Marie, s'il n'était pas certain que nous fussions lavés de

nos souillures supposées, du moins étions-nous assurés de nous être acquittés d'un devoir.

Je l'ai tout de suite senti, ce soir, ça ne rigolerait pas au presbytère. Ce maudit chien de Léostic allait montrer les crocs.

— Mes enfants, commença-t-il de sa belle voix de sacristie, Dieu vous parle. Dans chacun de vos gestes, chacune de vos paroles, chacune de vos pensées, il est là, patient et attentif. Il est IM-POS-SIBLE que vous ne l'entendiez pas !

Sa voix enflait, se faisait assassine et déclenchait, à mesure qu'elle tonnait, un saut qui peut désordonner. Vite parler, dire n'importe quoi, mais parler pour écarter de soi son regard d'ophidien qui déjà transperçait nos fragiles armures. Alors, comme une patrouille oubliée se précipite au-devant du danger pour mieux le conjurer, les copains y allèrent de leur petite histoire.

De ce flot d'inepties, je retenais qu'un vague brouhaha et, sans que je ne sache ni le comment ni le pourquoi, la comptine créole que Man Anna fredonnait chaque matin en tirant les rideaux de nos fenêtres sans volets, s'empara de ma tête.

Soleil lève
Soleil caché
Trois pieds-mangot
Font le gros dos

Alors, tout seul dans le silence retrouvé, je me suis mis à rire.

Surpris, l'abbé posa sur moi son plus mauvais regard.

— Et vous-même, Julien, dit-il en retroussant la lèvre, avec la vie qui est la votre, pourriez-vous nous jurer que Dieu ne vous parles jamais ? Allons, répondez-moi, et pour une fois, ne cherchez pas de faux-fuyants !

Dire que je sentis le sol se dérober sous moi n'aurait rien d'outrancier. Bien que je me sois gardé de lui confier quoique ce soit sur ma famille, le fourbe n'ignorait rien de la misère accrochée à nos pas depuis que Lanning, dès son retour raté en métropole, avait pris goût au vin ; rien non plus de cette rage folle que je mettais, dans les détails les plus infimes de sa vie, à me vouloir comme les autres. En boxe, on appelle ça un coup direct. Il faut savoir se relever très vite ou s'avouer vaincu.

Mais là, c'est Léostic à qui je faisais face. Il connaissait ma timidité et s'efforçait, dès lors, multipliant les sourires narquois et les regards dominateurs, à me pousser encore plus dans les cordes, là où les coups font le plus mal.

Aujourd'hui tout me paraît si simple. Comme un acteur qui, dominant son trac, improvise avec force et talent, je sais comment placer, ni trop tôt ni trop tard, la phrase meurtrière. C'est une affaire de duellistes. Pas besoin de tuer pour gagner le combat. Le premier sang perlant sur la chemise désigne le vainqueur. La blessure, ne fut-elle que d'orgueil n'en est que plus cruelle.

Mais à douze ans, toutes ces subtilités étaient bien loin de moi. J'étais comme un ragot lassé de fuir devant la meute déchaînée qui décide soudain de rompre la poursuite et de faire face.

Gare aux coups de boutoir !

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Moi dont l'inhibition confinait à l'autisme, si je ne me suis pas levé, dans ma tête du moins je me suis redressé ; en homme debout comme on dit aux Antilles. Comme dans un rêve, je me suis entendu, d'une voix ferme et tranchante comme avait du être celle du premier nègre libre de ma famille, une voix qui charrie des paroles obscures transmises au long des siècles de torture, une voix de conque de lambi, balancer à la face du curé ébahi :

— C'est vrai, Monsieur, Dieu m'a parlé, et pas plus tard qu'hier.

Si j'avais pu le hurler en créole, c'est sûr, je l'aurais fait. Non par refus de la Bretagne, mais parce que ma langue maternelle, perdue au détour de l'exil, me semblait la plus appropriée à ma révolte. Léostic marqua le coup. Ce cri, sorti du plus profond de mes entrailles sonnait pour lui comme un défit à sa toute puissance. Il se devait très vite de reprendre la main.

— Voyez le petit maître ! Et il vous à dit quoi ?

— De me méfier des pièges trop faciles.

— Vous pouvez préciser ?

— Qu'il n'y a pas de succès sans échec et que c'est là la seule vérité.

La phrase n'était pas de moi. Je l'avais glanée dans je ne sais quel livre, peut-être bien le catéchisme, mais sa grandiloquence m'avait plu et j'étais très heureux, même ravi, de la placer dans ce contexte, à juste titre me semble-t-il car Léostic, piqué au vif, cru devoir se montrer persifleur.

— Dieu du ciel ! Quel talent oratoire pour quelqu'un qui prétend ne jamais rien savoir ! Vraiment, ne gâchez plus notre plaisir ! Faites-nous profiter plus souvent de votre sagesse !

Il griffonna à la hâte quelques lignes qu'il glissa prestement dans une enveloppe bistre.

— Tenez ! dit-il en affichant une mine sardonique. Vous donnerez ceci à votre mère. Je doute fort qu'elle apprécie votre attitude. Maintenant fichez le camp. Vous n'aurez pas trop de la semaine pour méditer sur la vertu des humbles !

Comme si souvent ici, dehors il pleuvait dru. Les mâchoires serrées, la nuque raidie à m'en faire mal par cet affrontement aussi bref que violent, je plongeais dans la nuit. Autant vous dire, je n'avais pas d'inquiétude quant à l'accueil que Man Anna ferait au billet du curé. Certes, elle était croyante et bonne pratiquante, mais de ma parole contre celle de l'abbé, je le savais, son choix serait vite fait.

Au sortir de l'enfance, c'était un bien étrange lien, tissé de paradoxes, qui m'unissait à ma maman. D'une extrême rigueur pour tout ce qui touchait au

quotidien, elle me laissait sans état d'âme la bride sur le cou pour tout ce qui touchait à ce que j'appelais, avec ce brin d'emphase propre à l'adolescence, ma vie spirituelle. Si ce n'étaient les bandes dessinées dont la syntaxe chaotique l'affligeait ; et les journaux dont elle craignait pour moi je ne sais quelle contagion, jamais elle ne s'autorisa à régenter une seule de mes lectures. Bien sûr elle s'effrayait de la fatigue que le trop lire pouvait m'occasionner, parlait du coût de l'électricité, mais dans le fond, je la savais complice. J'étais pour elle, frustrée d'être coupé de l'atmosphère de culturelle qui l'entourait à Fort-de-France, une sorte de revanche. Ô ma précieuse, à cette époque où tout m'était hostile, elle me faisait comprendre, sans m'agonir de discours, que lire serait pour moi un acte de survie.

Il y avait quelque chose de grec chez cette antillaise-là. Quelque chose qui, par-delà les frontières de l'espace et du temps, la reliait à toutes les mamans créoles de la terre, quelque chose qui, nourri au magma des mémoires ancestrales, faisait que l'orgueil le plus fou courbait le dos à son contact si bien que l'on savait, sans qu'elle n'ait à prononcer un mot, qu'elle maintenait le cap.

Dussé-je vivre encore cent ans, jamais je n'oublierais la fierté hiératique avec laquelle, le mercredi suivant, elle me guida jusqu'à la cure. Nous descendîmes par le ravin de Kérinou et remontâmes par Saint-Martin. Man Anna, sanglée dans son imperméable, avançait sans baisser le regard. Seule négresse de la ville, elle redressait sa haute taille, exagérait son port de tête ; et étouffait dans l'œuf les

œillades imbéciles et les lazzis racistes qu'elle lisait sur les lèvres avant qu'ils ne fussent prononcés.

Elle n'avait rien perdu de sa superbe en arrivant au presbytère. Aussi, comme Jeanne-Marie Pelleter mettait un point d'honneur à marquer la frontière entre le monde des profanes et celui de ses prêtres, la réception fut fraîche. La *karabessen* se contenta d'un simple geste d'invite et Man Anna, plus roide si c'est possible qu'une reine d'Abyssinie, la suivit dans le corridor. Je l'aurais bien accompagné, mais Man Anna, d'un regard appuyé, me fit comprendre que je devais l'attendre. La porte du réfectoire se referma sur elle tandis que la *karabessen*, outrée, s'empressa de retourner à sa cuisine. Figé entre les portes ennemies, je me retrouvais dans la position délicate d'un voleur de poules qui se retrouve en garde à vue dès sa première affaire.

J'en étais là de mes troublantes réflexions quand Léostic, battant des ailes comme un gros bourdon noir, jaillit tel un zombi dans le couloir. Il m'ignora avec superbe et entra à son tour dans la salle.

Au début, rien ne filtra de leur conversation ; et puis les voix se mirent en place. Le ton monta et j'entendis distinctement l'horrible phrase qui, au bout de tant d'années, n'en fini pas de me brûler.

Man Anna ne le laissa pas finir. Son fils sournois ! Non mais ! Pour qui se prenait-il cet histrion ensoutané ? Nul besoin d'imagination pour la voir, de l'autre

côté de la cloison, toutes griffes en avant, prête à bondir sur le curé et à le déchirer. Cela ne dura pas dix minutes avant de voir sortir mon Léostic, soufflant et hoquetant, plus blême qu'un linceul. Maman ne lui laissa pas le temps d'aller jusqu'à la porte. Elle tourna elle-même le loquet et nous sortîmes.

Nous sommes redescendus par la rue Jean Jaurès. Plus droite que jamais, indifférente au crachin qui déposait comme un voile de soie sur ses cheveux crépus, Man Anna avançait en ruminant sa rage.

— *Iche mwen*, finit-elle par me dire entre deux secousses du noroît, je préférerais mourir à l'instant même que de te voir retourner chez ce bougre !

4

C'est aussi vers cette époque que je fis la connaissance de Monsieur Luigi, l'italo-juif-arabe du quartier, le paria des parias. Ne me demandez pas pourquoi le réprouvé, avec qui je n'avais échangé jusqu'à ce jour que des bonjours-bonsoirs de stricte politesse, cru bon de m'arrêter un jour où je passais devant sa porte, pour s'adresser à moi, de sa voix, rocailleuse où passait le vent sec du sud, comme un père à son fils.

— Mon garçon, commença-t-il après un vague préambule sur mon âge et ma supposée gentillesse, la vie est pareille à ces rêves que l'on caresse parce que l'on

sait bien au fond de nous qu'ils resteront inaccessibles. Un beau matin, on a franchi le no man's land et, sans trop savoir comment, on se retrouve les paumes en avant, empêtré dans les barbelés. En face de nous des molosses furieux. Alors, dis-moi, que reste-t-il à faire ?

C'était un discours un peu raide le gosse de douze ans que j'étais, fut-il comme moi avide de tout connaître. J'hésitais un moment avant de lui répondre :

— Je ne sais pas, Monsieur, peut-être bien se battre !

L'italien eut un bref sursaut.

— Alors, toi aussi, il faut que tu t'y mettes ! Penses-tu comme tous les autres que je n'ai fait que fuir ? Détrompe-toi. Ah, je me suis battu ! Et crois-moi, plus souvent qu'à mon tour. Tout cela pour me retrouver dans un quartier de merde à discuter avec un môme qui lui aussi va se casser les dents !

— Mais pourquoi ça, Monsieur Luigi ?

— Parce qu'il suffit de te regarder. Un homme qui se bat est un homme sans pitié, et toi ...

Il n'alla pas plus loin. Ses petits yeux de musaraigne me détaillaient comme s'il voulait extraire de l'enveloppe de l'enfant la stature de l'homme que je serais demain.

Il supputait mes chances.

Des minutes passèrent puis, comme si son examen avait perdu tout intérêt, Monsieur Luigi, le cou comme enfoncé dans ses épaules lasses, reprit son demi-monologue.

— Ils disent que je suis à la fois Italien, juif et arabe. Moi, je veux bien, mais tout de même, ça fait beaucoup pour un seul homme ! Tu ne trouves pas ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Remarque, toi non plus tu n'es pas mal loti ... Enfin, tu me parais quand même placé du bon côté du métissage. Profites-en sans te poser trop de questions. Cela n'aura peut-être qu'un temps. Tiens, c'est comme ta mère. C'est une brave femme, c'est sûr, et qui souffre, crois-tu que cela ne se voit pas, d'être la seule négresse dans ce pays de blancs. Pourtant, suppose qu'elle nous voit là à discuter sur le trottoir. Crois-moi, elle ne sera pas longue à rappliquer et à te dire de rentrer. Très poliment, bien sûr, en me souriant même, mais dès que vous aurez le dos tourné, elle te fera vite comprendre qu'un garçon comme toi n'a rien à faire avec un homme comme moi. Je ne te demande pas si c'est vrai. Je ne veux pas t'embarrasser.

De nouveau le silence s'installa. Tout aussi bien que Léostic Monsieur Luigi savait ménager ses effets. Quant à moi, plus ses propos me fascinaient, et plus ils me gênaient.

— J'étais ici avant la guerre reprit l'homme interdit. Je travaillais à recouvrance, tout près de l'arsenal. En 1938, dès les premières rumeurs de guerre, on m'a viré sans autre forme de procès. Pas d'étrangers auprès des installations militaires qu'ils ont dis. Remarques, je m'en fichais. C'est le genre de truc qu'un type comme moi prévoit. C'est juste pour dire. J'avais déjà un autre boulot. Quant à être juif ! Tu sais, les gens ici sont pauvres. Ils donnent l'impression d'exister en épousant, même avec du retard, la haine des puissants. En Italie, on verse plutôt du côté catholique. Moi aussi je l'étais avant que le besoin de combattre l'injustice m'ait attiré ailleurs. Chez-nous, un choix comme celui-là s'assume. Il m'a fallu très vite filer le camp les fascistes à mes trousse !

J'aurais voulu l'interrompre. Il me semblait apercevoir des visages grimaçants à toutes les fenêtres. Je commençais à craindre d'être surpris avec l'homme interdit, mais lui, comme une machine à remonter le temps, poursuivait son récit.

— Vois-tu, mon gars, je suis petit, basané et frisé. Normal, je suis de l'Italie du sud. C'est vrai que je ressemble à un arabe. Après tout, nous sommes presque voisins. Et alors ? Faut-il aussi que j'en ai honte ? Pas question mon garçon. C'est une question d'honneur.

Même s'il le saupoudrait de quelques mots d'argot, Monsieur Luigi parlait un français impeccable appris jadis à l'université. Il était beaucoup trop cultivé pour

le quartier où nous vivions et ses idées, surtout venant d'un étranger dont le pays nous avait fait la guerre, sentaient par trop le souffre. On l'avait mis en quarantaine, et vu son peu d'efforts, ce n'était pas demain qu'il sortirait du lazaret.

5

L'italien circulait à moto. Une Peugeot couleur de boue qui, comme toutes celles du quartier, ne savait plus depuis longtemps à quoi servait un garagiste. Cela faisait un bail que leurs parades cacochymes n'intéressaient plus personne. Depuis que nous étions amis, chaque fois qu'il me dépassait sur le chemin du lycée, Monsieur Luigi klaxonnait et me faisait un signe de la main. Il ne dérogea qu'une seule fois à cette règle. C'était le jour d'après la grande tempête d'équinoxe. Le vent était tombé, mais il tombait des cordes. Monsieur Luigi surgit comme Moïse dans une gerbe d'eau, s'arrêta à ma hauteur et me fit signe de grimper derrière lui. Il me déposa devant le jardinet créole de Man Anna puis, comme si de rien n'était, il s'éclipsa après m'avoir donné une tape sur l'épaule.

Dès qu'elle connut le geste Man Anna décréta que celui-ci valait un vrai remerciement ; mais pas au point de déclencher une vague de réprobation en enfreignant ouvertement la règle. On attendrait le soir.

Sur le coup des huit heures, nous voilà donc tous les trois dans la cuisine de l'italien. La scène était cocasse. Je nous revois, crispés de politesse devant la table ronde dont la nappe cirée prenait, sous le halo de l'abat-jour, l'apparence d'une carte au trésor.

Pastiche involontaire du Gabin de *La belle équipe*, Monsieur Luigi portait un pantalon de grosse toile bleue avec, détail que je n'oublierais jamais tant il me semble emblématique d'une époque, une grosse ceinture au cuir défraîchi qui, au lieu d'être glissée dans les passants, était serrée, à la manière prolétaire, directement sur l'étoffe rugueuse.

Pour mettre au malaise qui devenait palpable, le fin stratège compris qu'il lui fallait s'adresser directement à Man Anna.

— Madame, commença-t-il en ajustant sa voix, il faudra m'excuser. Je n'aurais pas grand-chose à vous offrir. Vous savez, je vis seul.

— Oh, Monsieur, nous ne sommes pas venus pour ça. Nous voulions juste vous remercier. Vous avez été tellement gentil avec notre Julien.

Ce n'était plus vraiment ma mère. Elle, d'ordinaire si maîtresse d'elle-même, était éberluée par les manières de l'Italien.

— Eh bien, asseyons-nous ! proposa le charmeur.

Bientôt la conversation roula sur le Tour de France que Roger Walkowiack avait gagné cette année-là devant Gilbert Bauvin. Pour Lannig comme pour moi —

mais je ne pipais mot —, c'était un accident. Qu'on attende simplement la prochaine saison et l'on verrait ce qu'on verrait. Notre idole, le grand Louison Bobet, allait reprendre sa marche triomphale.

Monsieur Luigi eut un petit sourire. Lui aussi en savait long sur le vélo. Il parla de Gino Bartali, de Fiorenzo Magni, et ajouta en conclusion :

— C'est vrai, je le concède, Fausto Coppi n'est plus vraiment ce qu'il était, mais laissons faire le temps et vous verrez, Monsieur, le jeune Baldini...

Une semaine plus tard Monsieur Luigi percuta une camionnette de livraison sur le chemin de Kérinou. Sa mort violente resta longtemps pour moi une source de chagrin. Jusqu'à ce jour j'avais vaguement cru que la mort ne concernait que les gens que l'on ne connaît pas.

L'enterrement de l'Italien eu lieu à Kerfautras et personne, pas même un chien errant, ne suivit son convoi.

— C'était quand même un brave homme dit Man Anna qui devinait mes reproches muets. Il faut prier pour lui.

Tous trois agenouillés, et Lannig le premier pour l'exemple, nous avons récité cette prière improvisée :

*Mon Dieu,
Protégez Monsieur Luigi,
Faites qu'il aille au ciel s'il l'a mérité,
Au purgatoire s'il ne l'a pas mérité,
Mais pas en enfer.*

Ne me croyez pas si vous le voulez, traitez-moi de menteur, d'illuminé, mais chaque fois que passe un corbillard, à fortiori quand je le suis dans le flot de la circulation, j'ai gardé l'habitude de murmurer, comme une incantation, ces quelques mots que Man Anna avait imaginés pour lui.

Gri-gri me dites-vous ? Après tout pourquoi pas. Je tiens là mon sésame, ma feuille de route pour l'éternité. Il faut bien, n'est-ce ce pas, que l'âme des ancêtres chemine quelque part.

Deuxième cahier

La mandoline, le chien, Lannig et Man Anna

Dans mon enfance, ma mère Victoire me parlait souvent de son aïeule, la négresse Toussine. Elle en parlait avec ferveur et vénération. Toussine était une femme qui vous aidait à ne pas baisser la tête devant la vie, et rares sont les personnes à posséder ce don. Ma mère la vénérât tant que j'en étais venue à considérer Toussine, ma grand-mère, comme un être mythique, habitant ailleurs que sur terre, si bien que toute vivante elle était entrée, pour moi, dans la légende.

Simone Schwarz-Bart

1

La journée avait été très belle et la lumière, filtrée par les persiennes entrouvertes, donnait au mobilier rudimentaire de la baraque où nous vivions, comme une patine vénitienne. Venise ! Il en fallait de l'imagination pour se représenter, dans la triste perspective de notre ville provisoire, le grand canal, le pont de Rialto, le campanile et la place Saint-Marc ; et même les gondoles alignées pour une fête païenne.

De l'imagination et un sacré désir d'évasion.

Ici, c'était un l'eau stagnante partout entre les ruines ; la mer si présente que l'on pouvait confondre les sirènes de brume avec le hululement comique des vapeurs qui traversaient la rade ; la pluie glissant jour après jour sur le Fibrociment, pleurant sur les vitres embuées, et dessinant, quelle que soit la saison, un espace lagunaire où j'avançais, toutes narines ouvertes, au gré de mes six ans.

Les jours comme celui-là, Man Anna se fichait bien de ne jamais connaître Venise et ses amours de carton-pâte. Les yeux perdus au loin elle s'écartait de la lumière et, pour éviter de s'abîmer dans la mélancolie, elle commençait à me coiffer. Elle débutait toujours par s'enduire les mains de brillante bleue — tu t'en souviens sans doute : *Vite fait, bien fait, Vitapointe et Vitabrille* —, m'en massait la crinière, la séparant en volumes égaux qu'elle enroulait en tire-bouchon autour de son index. Bientôt ma tignasse rebelle croulait en longues anglaises brunes. Je ressemblais, mais Dieu merci je ne le sus que bien plus tard — moi qui rêvais déjà des moustaches de play boy de Pierrot Garzuel, notre voisin, parrain d'un de mes frères —, à Scarlett O' Hara.

C'était la veille de la rentrée des classes, la toute première en ce qui me concernait, et Man Anna, à mesure qu'elle avançait dans son chef-d'œuvre capillaire, me parlait à voix basse.

— Mon petit fruit à pain, comme je voudrais que Man Gabou soit là demain pour t'admirer !

— Qui c'est Man Gabou ?

Man Anna se fâcha.

— Enfin, doudou, combien de fois faudra-t-il que je te dise que Man Gabou est ta grand-mère !

— Pourquoi alors n'est-elle pas là ? répliquais-je frustré.

— Ne fais pas l'innocent. Tu sais très bien qu'elle est restée en Martinique, là-bas, de l'autre côté de l'océan. Je t'ai pourtant très souvent raconté que quand tu n'étais encore qu'un tout petit bébé, lorsque je faisais l'école et que ton papa était en mer, c'est elle, avec Marraine George et Tante Renée, qui s'occupait de toi. J'en étais presque jalouse. C'est à Tante Renée, et non à moi, que tu as dit pour la première fois Maman !

Man Anna hocha la tête d'un air pensif. Quelque chose d'imperceptible avait changé en elle. Quelque chose qui tenait, en était-elle consciente, à un passage de témoin. Elle ne cherchait plus à faire l'impasse sur mes questions. Sans que rien n'ait été dit ni peut-être pensé, je devenais celui à qui il appartiendrait, un jour, de faire revivre ces visages absents qui tournoyaient autour de nous dans l'espace imprécis de cette fin d'après-midi, dans une ronde grave où j'avais par avance ma place désignée, celle du marqueur de paroles. Les dés étaient jetés. Envers et contre tout, et quels puissent être les aléas de ma vie d'homme, mes déplacements sur la planète, mes coups de cœur, mes grandes et mes petites lâchetés, j'étais et resterais créole.

Ce soir-là fut pour moi celui de toutes les magies, les toutes dernières de mon enfance. Comme un chaton à peine né qui se complaît dans les odeurs de sa mère et qui s'y se reconnaît, je me frottais avec langueur aux cuisses de Man Anna.

Je la sentais tout à la fois si proche et si lointaine que, pour mieux tressaillir à la caresse distraite de ses doigts, je rêvais d'être sa mandoline, ramenée des Antilles, que je voyais pendue à la cloison. J'étais jaloux de l'instrument au point de réclamer, les yeux humides et la voix suppliante :

— S'il te plaît, Maman, chante-moi ta chanson.

Man Anna ne se pressait jamais pour prendre l'instrument. Quand enfin elle le tenait bien soudé à sa hanche, elle commençait par effleurer la table d'harmonie puis, coinçant le plectre entre ses doigts, elle faisait sonner une à une les cordes pour s'assurer d'un accord parfait. Alors, les yeux mi-clos, elle se lançait dans un maillage de notes improvisées qui finissaient toujours par aboutir à cette mélodie que je ne me lassais jamais d'entendre.

*Adieu foulards, adieu madras
Adieu grains d'or, adieu colliers chou !
Doudou en moïn ki ka pati,
Elas, élas, sé pou toujou,
Doudou en moïn ki ka pati,
Elas, élas sé pou toujou.*

Ce n'était pas à proprement parler une chanteuse mais sa voix, juste et grave, mariée à l'aigret de l'instrument, donnait à la nudité primitive du chant une infinie douceur.

Ce soir, pour la première fois, elle ne se contenta pas d'avoir chanté pour moi. Elle remplaça le plectre, dont-elle disait qu'il était d'écaille de tortue entre les cordes de la mandoline puis, après m'avoir caressé furtivement la joue, elle ajouta :

— Bien sûr, tu ne peux pas t'en souvenir, tu étais bien trop petit, mais l'orchestre a joué cet air-là le jour de notre embarquement. Le bassin de la compagnie était noir de monde, mais Man Gabou n'était pas là. La veille, elle avait annoncé qu'elle ne supporterait pas le départ de ses petits-enfants. Aussi, dès le chant de l'oiseau pipiri, elle avait pris l'auto-postale jusqu'au Vauclin où elle s'était réfugiée chez Marraine Charlotte. Un jour, d'une manière ou d'une autre, cela te reviendra, mais laisse-moi te dire, quand le bateau, très lentement d'abord, s'est éloigné du quai, j'ai cherché vainement son visage dans la foule. Tu sais, j'étais vraiment heureuse de connaître la France et de rejoindre ton père, pourtant, je te l'assure, jamais je n'ai eu autant besoin de ma maman. J'avais beau être jeune et encore naïve, au fond de moi quelque chose me disait que je ne la reverrais plus. Tante Renée n'était pas là non plus. Dès les premiers barrissements de la sirène, elle s'était réfugiée derrière l'asile des vieillards, à l'ombre du manguier où elle avait guidé tes premiers pas. Elle a pleuré tu sais, elle me l'a dit dans sa première lettre, tant le départ de son *petit Julien* lui causait de chagrin. C'était comme si la mort l'avait frappé. Seuls, Marraine George et l'oncle Paul nous ont accompagnés. Alors, quand cette fois-ci pour de bon le Colombie a commencé à prendre le large, j'ai

concentré toute la puissance de mes yeux sur leurs petites silhouettes jusqu'à ce qu'elles se fondent, d'abord dans la foule des parents, puis dans la masse ocre et verte de Fort-de-France. Bientôt je n'ai plus vu, dans le soleil blanc de ce jour de carême, que le frisson d'écume des plages caraïbes, le moutonnement des mornes ourlés de caféières, la découpe brutale des pitons du Carbet avec, au loin, la croupe sombre et menaçante du volcan.

Et puis ce fut la mer ouverte devant nous comme une mâchoire de requin. Man Anna, craignant sans doute de m'avoir attristé, eut un petit sourire et je suis prêt à le jurer, bien que nous fussions dans l'hémisphère nord, l'étoile du berger brillait au fond de son regard.

— Tiens, poursuivit-elle en m'imitant avec tendresse, tu ne me demandes pas : *Qui c'est Marraine Charlotte ?* Pourtant je te connais. Tu en meurs d'envie. Alors, comme je ne veux pas faire de la peine à mon doudou chéri, je vais te raconter. Après toute enfance passée à charroyer les mauvaises herbes en compagnies des *petites-bandes* de la rue cases-nègres dans les alignements des champs de cannes du béké, Man Gabou et Marraine Charlotte sont restées des amies, pour ainsi dire des sœurs. Ah, Si seulement tu la voyais ! C'est une femme superbe, une chabine dorée sur qui le temps n'a pas de prise. Depuis la mort de son époux, le commandeur Thémistocle, elle habite au Vauclin, pas loin du cimetière où nous avons notre tombe familiale, dans une maison de bois où il fait toujours frais.

Au Vauclin, avant que la famille rejoigne Fort-de-France où j'avais été nommé institutrice, dès la messe achevée, chaque dimanche que Dieu fait, nous nous précipitions chez Thémistocle et Marraine Charlotte. On croquait des accras, on suçait des boudins antillais pour préparer le ventre aux agapes suivantes, souvent une soupe à Congo où surnageait les lèvres rouges du piment suivit d'un blaff de poisson ou bien d'un colombo, doucines qui vous laissaient en bouche un goût de paradis.

À l'heure de la digestion, les hommes sortaient le jeu de dominos et quand le soir tombait, on s'installait sur les berceuses créoles pour écouter la symphonie des cabris-bois et des criquets. Ah c'était le bon temps ! Un temps pour moi aujourd'hui effacé mais que je te souhaite un jour de connaître. Alors, j'en suis certaine, tu songeras à ta *manman* et moi, femme noire dévorée par la terre d'ici, je serais près de toi.

À Brest aussi la journée s'achevait. Quelque chose venait de se produire qui ne reviendrait plus et Man Anna, sensible comme moi à la magie précaire de l'instant, aurait voulu qu'il ne cessât jamais. Aussi, au lieu de remettre la mandoline au clou, elle la posa contre sa cuisse et nous restâmes ainsi, essouchés l'un à l'autre, pareils à l'orchidée qui lie son avenir à la sève puissante de l'antique acomat, à attendre la nuit.

2

Passèrent deux années. J'avais tellement grandi que je me réveillais très souvent en hurlant au milieu de la nuit. Ma Anna se levait en serrant dans ses doigts une fiole d'huile camphrée dont les effluves, dès qu'elle le débouchait, malgré le mal qui m'étreignait, m'invitaient au voyage.

— Si seulement j'avais du thé au corossol ! regrettait-elle à chaque fois en ajustant sa chemise de nuit.

Alors, avec la plus extrême délicatesse, en insistant d'abord sur les chevilles et les genoux, elle commençait à me masser les jambes et, tandis qu'elle se penchait sur moi, son lourd parfum de femme à demi-endormie, mêlé à l'odeur forte de l'onguent, m'étourdissait autant qu'il me calmait.

Ô ma parfaite ! Sans m'en apercevoir j'ai franchi la distance qui sépare l'enfant de l'homme vieillissant. Pourtant, à chaque tombée du soir, je sens monter en moi cet arôme puissant de jonchère et d'encens qui transformait pour moi la nuit en ostensor.

Ses journées étaient rudes, les tâches qu'elle devait accomplir souvent démesurées, mais qu'à cela ne tienne, malgré la charge de fatigue qui lui tombait sur les épaules, elle ne cessait jamais son tendre malaxage avant qu'elle ne me sente tout à fait calme et détendu. Alors elle m'appliquait un linge humide sur le front, posait

un baiser d'Esquimau sur mes paupières closes et murmurait, en frictionnant une dernière fois mes jambes d'échalas :

— Oublie ta peur mon petit fruit à pain. Tu grandis tellement vite que tes tendons s'allongent plus vite que tes os. Rendors-toi. Demain tout ira mieux.

Elle remontait le drap sur mes épaules et moi, redevenu pour un instant un tout petit garçon, j'aurais aimé qu'elle me berçât.

À la fin de l'été, pour donner disait-il plus de clarté aux murs et donner l'illusion d'un espace plus vaste, Lannig badigeonna toutes les pièces du même bleu pastel. Le tout en pure perte. Dès le printemps suivant, l'humidité chuintait de partout. Elle surgissait de la moindre crevasse, laminait les enduits, racontait des légendes lacustres en découpant sur les cloisons des pistes aquatiques que je suivais du bout des doigts. Bientôt, la mandoline elle-même fut atteinte. Quel crève-cœur que de la voir ainsi, suspendue à son clou comme un lièvre écorché, le ventre décollé et les cordes rouillées. Un jour, n'y tenant plus, je demandais à Man Anna :

— Dis, Maman, la mandoline, pourquoi ne l'a-tu pas fais réparée ?

Déjà expert en ruses stratégiques, l'air de ne pas y touché, je commençais à fredonner *Adieu foulards* mais, comme elle allait le faire quelques années plus tard dans l'antichambre du curé, Man Anna m'arrêta du regard. Non qu'elle me rabrouât, mais je l'entendis répondre d'une voix que je ne lui connaissais pas, une voix chargée de siècles de souffrance :

— Hors de question Julien ! Nous n'avons plus de temps pour ce genre de bêtise !

Pour la première fois depuis que j'étais né, elle s'adressait à moi sans fleurir son propos du délicat *doudou chéri*, de l'exquis *mon petit fruit à pain*, ni de l'émouvant *iche mwen* qui résumait tout son amour. Fini les embrassades, les attentions particulières, toutes ces marques d'affection qu'elle m'avait jusque-là réservées. Ainsi en va-t-il de la vie. Nous étions maintenant trop nombreux. Désormais, même si, dans son cœur d'antillaise, c'était encore me placer à la meilleure place, il fallait me résoudre à ne plus être que l'aîné, celui sur lequel maintenant elle comptait pour alléger sa route. Mais comme on dit au jeu de dames, souffler n'est pas jouer. À force de retenir mes larmes, la gorge me brûla.

3

Vers les 6 heures du matin Lannig se levait, raclait les cendres du foyer et soufflait sur les braises. La grosse cuisinière qui servait à la fois à cuire nos repas et chauffer la maison se mettait aussitôt à ronfler. Très vite, une ondée de chaleur commençait à ramper et repoussait le froid.

Mon père, sachant combien j'avais déjà le sommeil léger marchait sur la pointe des pieds, n'allumait qu'une lampe à la fois, s'appliquait à étouffer le

grincement des chaises, les bruits de la vaisselle, et jusqu'aux craquements des lames du parquet. Mais il avait beau faire, le simple frôlement de ses chaussons sur le plancher suffisait à me réveiller. S'il l'avait su, lui qui m'aimait sans savoir le dire, n'aurait pas manqué de se croire coupable et toute sa journée, aux perspectives déjà si peu réjouissantes, en eut été gâchée. Le sachant donc, même si je ne cessais pas de l'observer de l'observer derrière mes cils qui seuls dépassaient de la couverture, je gardais les yeux clos, du moins en apparence, et son ombre, que l'absence de couloir réfléchissait à l'infini, me semblait celle d'un géant.

La veille, avant de se coucher, Man Anna, avec des gestes lents et précis de grageuse de manioc qui lui venaient de ses ancêtres africaines, avait moulu les graines sombres du café. Il ne restait plus à Lannig qu'à verser la mouture dans le filtre émaillé de notre antique cafetière et à prendre son bol.

Mes zanmis ! Quel insondable monument que le bol de Lannig ! Une faïence ébréchée capable de contenir un bon litre de liquide bouillant. Lannig y avait au préalable entassé quelques tranches de pain et, au bas mot, quatre morceaux de sucre sur lesquels il versait le café avant de s'en aller à l'appentis. Je l'entendais fourgonner le dessous de la porte pour en faire glisser le quotidien que le livreur de journaux avait glissé du moins mal qu'il pouvait, puis revenir en soupirant dans la cuisine. Alors il s'emparait du bol, glissait *Le Télégramme* sous son aisselle, et partait s'installer aux toilettes.

Il se passait un bon quart d'heure avant que la chasse d'eau ne gronde comme les chutes du Zambèze. Lannig passait sa canadienne, vérifiait sa gamelle, et repassait à l'appentis qui lui servait tout à la fois d'atelier, de remise à charbon, et de garage pour sa moto.

Un raclement de gorge qui signifiait pour moi qu'il ajustait son casque, un bruit de compression, un bref appel de la poignée des gaz signalaient son départ. D'abord timide, le grondement du moteur s'amplifiait crescendo puis se fondait dans le silence. Il n'avait pas passé le moignon de poterne, seul vestige de l'ancien baigne, que déjà je m'étais renfoncé dans ce qui n'était somme toute que l'apparence du sommeil.

Quand deux heures plus tard j'émergeais cette fois-ci pour de la brume nocturne qui me tenait caché, une bête immonde, selon les circonstances plus grande qu'un donjon ou plus petite qu'un dé à coudre mais qui pesait toujours des tonnes s'échappait en rampant du marigot infect où je me débattais. Tout mon corps se cabrait et je hurlais d'effroi.

Lorsqu'enfin je consentais à ouvrir les yeux, Man Anna, déjà toute fraîche et parfumée comme le plus bel œillet de son jardin, se tenait près de moi. Les décollait de mon front moite les mèches frisottées et murmurait, d'une voix qui se voulait paisible mais où hurlaient pourtant les démons de l'angoisse :

— Rassures-toi *pitite à manman*, tout ça n'était qu'un mauvais rêve.

4

En ce temps-là, Lannig n'accorait pas encore sa vie avec du vin. Il l'avait arrimée à nos têtes crépues et se croyait invisible depuis qu'un soir de l'hivernage un zombie l'avait suivi depuis le fort Saint-Louis où il était en garnison jusqu'à la route de Schœlcher. C'était au temps maudit de l'amiral Robert et Lannig, jeune marié encore, son service achevé, se hâtait de rejoindre Man Anna chez Man Gabou qui l'avait accueilli comme un fils. Dès le boulevard Charles de Gaulle — alors boulevard de la levée — rien qu'à sa façon de franchir les dalots sans poser pied à terre, il avait déjoué le mort-vivant qui pourtant avait pris la banale apparence d'un nègre de savane.

Je vous entends. Impossible, dites-vous, qu'un blanc-France comme mon père puisse être assez crédule pour croire sans barguigner à ces macaqueries ! Ainsi ne serais-je pour vous qu'un affabulateur, un folkloriste au petit pied. C'est bien vite oublier que Lannig avait poussé ses premiers cris à la croisée du pays bigouden et du cap Sizun et que, pour les bas bretons de son époque — il en reste bien quelque chose dans nos comportements —, l'intimité avec la mort allait vraiment de soi. Qui naissait du côté de Quimper ne s'étonnait jamais de rencontrer des morts-vivants et personne n'ignorait, qu'avant de trouver place au royaume des ombres, les âmes des défunts hantaient encore longtemps les lieux où elles avaient vécu.

Ainsi, quand ils rentraient en titubant, les mêmes qui le ventre plein de cidre juraient le nom de Dieu le soir à la taverne, n'auraient jamais franchi un talus planté d'ajoncs ou de genets sans prendre soin d'abord de faire quelque bruit, de tousser par exemple, pour avertir les âmes qui y font pénitence, leur permettant ainsi de s'éloigner. Sans même sans rendre compte, Lannig croyait en tout cela par toutes les fibres de son corps. Alors pourquoi pas aux zombies !

Cela l'empêchait pas de se demander ce que voulait le revenant qui, à la hauteur du cimetière des riches semblait s'être dissous dans la nuit tropicale, pouvait bien lui vouloir. Il savait qu'il allait reparaître ce qui ne manqua pas. En effet, à peine atteint-il l'ombre de la Croix-Mission que la pauvre âme désolée, flairant sa trace comme un chien de battue, s'attacha derechef à ses pas. Elle le suivit ainsi, toujours à la distance respectable de dix mètres, jusqu'à l'impasse de l'étoile filante — en ce temps là kilomètre 2 de la route de Schœlcher — où je venais de naître.

Peut-être attendait-elle l'occasion de franchir notre seuil et de prendre ma place.

— Seigneur ! Prends pitié ! s'écria Man Gabou quand Lannig lui conta l'étonnante rencontre.

Elle glissa aussitôt son chapelet sous l'oreiller de mon berceau et exigea de coudre, dans la doublure du *bâchi* de Lannig, juste en dessous du pompon rouge,

cette prière manuscrite qui lui venait de son aïeule Man Titi et que je tiens moi-même de ma maman.

Prière pour protéger du démon et de ses créatures

" Dieu fort et magnanime, enferme maintenant et à jamais les pauvres âmes souillées dans la vertu des sacrements de l'église et dans la participation des saints sacrifices qui sont offerts chaque jour dans le monde."

PATER, AVE

— Mon fils, déclara-t-elle après s'être signée, te voilà maintenant protégé des êtres de la nuit, mais ne cherches surtout pas à comprendre les mystères cachés. Crois-en mon expérience, ce que tu ne vois pas est bien plus fort, bien plus puissant, que les misérables rognures de lumière qu'il t'est donné de voir. *Zafé cabri sé pa zafé mouton* ! N'oublies jamais cela !

Lannig garda pour lui sa folle envie de l'embrasser. Ce n'était pourtant pas faute de l'aimer, mais il tenait de son enfance une manière de handicap qui le rendait inapte aux effusions. Une fois de plus les mots s'étranglèrent dans sa gorge et refusèrent de passer.

L'émotion aujourd'hui ne l'avait pas quitté et lorsqu'il il en parlait, quelque chose de tendre, en forme de nuage, passait dans ses yeux gris. Mais si vous lui demandiez comment il avait pu abandonner ce petit bout de paradis où il avait trouvé sa place, il répondait avec une pointe d'agacement qui je n'en doute pas masquait une forme de regret, de remords peut-être, qu'il n'avait pas le choix.

— Deux choses l'une. Ou je partais en Indochine me faire trouer la peau ; ou je rentrais à Brest rendre mon uniforme.

Mais maintenant que la misère dans laquelle nous vivions et que Man Anna s'était échinée à cacher était connue de tous, les questionneurs, d'abord curieux et amicaux, s'étaient mués en procureurs opiniâtres et retors. Il se disait, je me souviens de l'avoir entendu, que si Lanning l'avait réellement voulu, rien n'aurait pu l'empêcher de reprendre le bateau plutôt que de contraindre à l'exil sa femme et ses deux mioches. Il s'en trouvait même certain pour affirmer, le calcul à la main, que cela aurait coûté moins d'argent à l'état. Aujourd'hui comme alors je me fiche bien de savoir qui avait raison. Cela me concernait. Cela me concerne toujours. Mais ceci étant dit, spéculer sur les changements qu'une autre décision aurait pu apporter à ma vie, à moins de souhaiter troubler mon quotidien, ne me serait d'aucune utilité.

Lanning quant à lui ne s'écarta jamais de sa ligne de défense.

C'était bien mal connaître les Antilles disait-il que de croire que là-bas, un petit blanc comme lui, surtout avec pour épouse une institutrice noire, pouvait, sans

s'attirer les foudres de toutes les communautés — même celle pourtant si méprisée des *zindiens-coolies* —, travailler comme manœuvre à l'usine sucrière ou dans les champs de cannes. C'était comme ça et il n'y pouvait rien. Ici, au moins, il y avait tout un pays à reconstruire et c'était une manne pour les types comme lui qui ne craignaient pas de se salir les mains. Il y croyait tellement à ses chimères que les soirs de paye, après avoir tendu son enveloppe à Man Anna qui s'empressait de la faire disparaître, je l'entendais clamer, singeant non sans talent son copain Le Marrec :

— Nom de Dieu ! La haut, dans le Nord, ils l'ont gagné la bataille du charbon ! Eh bien, ici, nous allons leur montrer comment on gagne celle du ciment !

Pour un peu il aurait déroulé le drapeau tricolore.

Faut-il le préciser ? Man Anna ne l'entendait pas du tout, de cette oreille. Elle avait beau les recompter, aucun doute ne lui était permis. La poignée de billets ramenée par Lannig ne verrait pas la fin du mois. Tôt ou tard, comme une négresse d'habitation, il lui faudrait poser un grand mouchoir sur son orgueil et recourir au carnet de crédit. Ça, elle voulait bien le faire pour ses enfants, mais qu'on ne lui demande pas en sus d'applaudir aux pitreries patriotiques de Lannig.

Longtemps je me suis demandé, alors même qu'un trop plein de souffrance la poussait à me faire des confidences trop lourdes pour mon âge, pourquoi Man Anna ne me parlait jamais du Colombie et de notre traversée qu'avec ellipses et sans beaucoup d'acrimonie. Tout de même, dix jours à errer comme des chiens malades dans les entrailles du bateau, voilà qui était largement suffisant, pour une personne de son tempérament, pour en vouloir au monde entier, et à Lannig en tout premier. Pourtant, pour évoquer ce terrible voyage qui pour moi aujourd'hui, s'apparente à un retour au ventre négrier, jamais je ne l'ai entendu prononcer autre chose que ce *si j'avais su* désabusé qui, je l'ai compris depuis, valait pour elle toutes les condamnations.

Ô ma superbe, je te revois grondant encore de colère rentrée, me racontant, avec force détails, ta triste réception dans ce que tu avais cru notre famille. Tu avais juste vingt huit ans, un passé matador derrière toi et, tandis que bien calé dans ton parfum de citronnelle je célébrais ce qui déjà ta grandeur, à coups de syllabes frappées sèchement sur la peau-cabri du tambour nègre de ta voix, tu n'avais pas de mots assez durs pour exprimer ta honte et ton indignation. Mais il fallait se rendre à l'évidence, ils t'avaient rejeté, ces culs-terreux qui, si ce n'était Lannig aussi blessé que toi, ne connaissaient du monde que les limites du canton, pour l'unique raison que ta peau de satin et de velours sombre ne leur semblait pas digne de ce nom qui aujourd'hui est mien et que je cherche à

magnifier. As-tu haï Lannig à cet instant crucial ? Je n'en sais rien du tout et dans le fond c'est mieux. Pourtant je me souviens de ces instants où, au moment où peut-être tu allais déborder, quelque chose d'imprécis passait dans ton regard. Ta voix alors s'infléchissait dans un murmure désabusé mais combien explicite :

— Ton père et ses promesses !

J'avais cinq ans, six ans peut-être, mais, pour moi, le temps de l'innocence était depuis longtemps passé. J'avais traversé l'océan sans ; désappris au passage ma langue maternelle ; et à l'heure où j'aurais eu le plus besoin de chaleur et de protection, on m'avait repoussé. Je me murais dans le silence, dans la mélancolie, mais la fureur était en moi. J'aurais voulu m'enfoncer sous la terre, me boucher les oreilles, me soustraire du présent en attendant le jour de la révolte, mais Man Anna, muré dans sa détresse, ne pouvait s'arrêter de parler. Au fond, en s'adressant à moi, c'était le monde entier qu'elle prenait à témoin. Un vrai déluge duquel il ressortait, que déjà, à l'arrivée du *Colombie*, il lui avait fallu tout son amour pour reconnaître, dans ce civil maladroit, presque anonyme dans la foule, le fringant matelot qui, si peu de temps auparavant, lui avait murmuré au moment de grimper l'échelle de coupée :

— Le temps de préparer votre arrivée et nous serons de nouveau réunis.

— Et moi je l'ai cru, ajoutais Man Anna ! Au point de lâcher tout et de foncer dans l'inconnu ! Mon petit fruit à pain, si tu savais combien mon cœur a

battu fort le jour où j'ai reçu nos titres de voyage ! C'était comme si la France, cette mère-patrie qu'on m'avait tant bonimenté, se préparait à m'accueillir avec un tapis rouge. Mais comment ais-je pu me laisser à ce point aveugler ? Rends-toi compte, je n'avais que quelques jours pour préparer notre départ et, au lieu d'avoir le cœur serré à la pensée d'abandonner les miens, je trouvais presque que c'était mieux. Ne pas avoir à réfléchir c'était, du moins je le croyais, mettre à distance le chagrin.

Ce n'est qu'après l'escale à Point à Pitre que le *limbé* s'était manifesté. Pour la première fois, en voyant monter des Guadeloupéens à bord, même si ce n'était pas encore une morsure douloureuse, elle avait pris conscience de l'exil. Cela l'avait perturbé le reste du voyage mais, quand au bout de dix jours le *Colombie* avait touché Le Havre, elle était si heureuse de retrouver Lannig qu'elle s'était refusée à déchiffrer son embarras. Le pauvre c'était sans doute fais du souci pour nous, cela allait passer, cela allait passer, il n'y avait pas là de quoi fouetter un mulet !

Surtout, le voyage n'était pas achevé.

De sa vie, à part les tortillards en miniature des sucreries, jamais, elle n'avait vu un train. Alors, ce monstre fumant et crachotant à bord duquel il lui fallait monter, c'était pour Man Anna crapaud-buffle en colère. Mais ma mère n'était pas de ces femmes qui couinent sans pudeur à la moindre inquiétude. Devant Lannig éberlué elle me prit par la main, serra ma sœur contre son sein, et bravement, comme s'il s'était agît pour elle d'une habitude quotidienne, elle s'engouffra dans le

compartiment. Au passage, elle avait effacé d'un regard, tous ces visages blancs qui la guignaient en souriant.

Nous traversâmes un paysage peu engageant, semé de carcasses noircies, de villes dévastées et de campagnes arasées. Qu'on ne s'y trompe pas. En Martinique aussi la guerre avait semé sa ration de malheurs. La faim avait tordu les estomacs, on avait réappris à marcher sans souliers. Encerclée de partout, l'île s'était racornie comme une gousse de flamboyant tombée sur le sol ridé à la fin du carême. Mais cela n'avait rien à voir avec ce pays explosé qu'elle découvrait avec ses yeux effarés de négresse fraîchement débarquée où elle devrait coûte que coûte se tailler une place. Encore heureux que nous fussions en mai et que le soleil de mai, éblouissant cette année là, rendisse la transition un peu moins difficile. Lannig faisait tout son possible pour amortir le choc, mais quelque chose dans sa voix, comme une note diésée sortie du corps de la guitare, trahissait son mal-être et Man Anna, habile à percevoir les émotions, comme tout à l'heure sur le quai, s'en était aperçue ; mais comme il restait coït, je crois bien que ce fut là sa toute première erreur, elle décida d'attendre.

A Brest, dont il ne restait pas une pierre debout, sans savoir qu'il nous faudrait bientôt y revenir, nous prîmes, à la gare provisoire faite de planches noircies, l'omnibus pour Quimper.

Dès l'Elorn franchi, les stigmates de la guerre s'effacèrent par miracle. Le train traçait sa route dans un roucoulement d'ombre ponctué, ça et là, par le ricanement de mouettes plongeant dans le sillage des charrues menées, à hue et à dia, par des chevaux massifs. Les paysans qui les guidaient, épais et courts sur pattes, leur ressemblaient autant qu'un homme peut ressembler à une bête familière. Man Anna s'étonna de leur parlure puissante et gutturale qui au hasard des méandres du train, arrivait jusqu'à nous.

— A part en ville, lui expliqua Lannig, ici tout le monde parle breton.

S'apercevant de son émoi il ajouta :

— Et le français bien sûr !

Le paysage était splendide et à tout prendre possédait, la mer étant toujours très proche, de lointaines accointances avec celui de l'île. Lorsque le train frôlait le littoral, ce qui n'était pas rare en ce pays d'abers, il saluait, d'un joyeux jet de vapeur, l'éclatement de la lumière sur les bateaux de pêche qui rentraient. Man Anna, se souvenant des yoles colorées et des gommiers de son enfance, nota la douce monotonie de leurs voiles cachou. Cela aussi avait un sens et Lannig, revenu pour un temps de sa peur, ne manqua pas de le donner. Tout ça lui était familier et comprenant que c'était maintenant ou jamais qu'il devait la fixer à la terre d'ici, les yeux emplis d'une tristesse inquiète qui soulignait leur gris profond, il s'empressa de lui faire les honneurs de son nouveau pays en insistant sur les similitudes qu'il lui

trouvait avec la Martinique, en particulier cette propension à être fleuri toute l'année.

Il lui conta les genêts d'or, les bruyères moussues, les longues digitales des talus, les arbres à papillons qu'ici on appelait queues de renard, les camélias saignant dans le soleil comme autant de blessures, les rhododendrons en robe d'archevêque. Man Anna étonnée de découvrir son matelot en uniforme de poète le questionna.

— Et ces buissons de boules bleues ou violettes, quelques fois roses ou blanches qui doublent les vieux murs ou s'appuient aux maisons ?

— Ce sont des hortensias, la fleur nationale de Bretagne. Il n'y a qu'ici qu'elles ont ce bleu profond qui ressemble à la mer.

Quimper, première ville intacte qu'elle voyait depuis son arrivée étonna Man Anna. Cela ne ressemblait en rien à Fort de France et pas d'avantage aux images, devant lesquelles elle avait tellement rêvé, de ses livres d'école. Cette ville n'était pas faite de papier mais de pierre et de bois et grouillait d'une vie où tout ce qui aurait pu ressembler à de la joie paraissait retenu par un fil invisible. Et partout ce breton qui frappait aux oreilles comme le vent qui annonce une onde tropicale. Elle aurait bien voulu faire un bout de prière dans la cathédrale mais Lannig la pressa. L'autocar pour Pont-Croix, une *karrigel* sans âge qui menaçait de se couper en deux à chaque nid de poule, n'allait pas nous attendre.

— C'est encore pire que le char à moteur de Léonce ! dit Man Anna toute heureuse de pouvoir rappeler à Lanning ce jour pas si lointain où ils étaient allés rendre visite à Mairaine Charlotte.

Le souvenir de la machine à demi-expirante qui faisait la navette entre Fort-de-France et Le Vauclin éclaira un instant le visage de Lanning qui, à mesure que le terme du voyage approchait, redevenait soucieux. Il éclata de ce bon rire d'adolescent que je n'eus, hélas, au long de sa courte vie, que peu d'occasions d'entendre.

Comment auraient-ils su que ce rire partagé dans la guimbarde cahotante qui peinait à franchir les hauteurs de Quimper marquait leurs dernières secondes d'innocence complice ?

Ma suzeraine, il me semble te voir, dans l'éclat sombre de ta peau lustrée par le soleil breton, descendre du tacot sur le parvis de l'abbatiale. Nous étions à Pont-Croix, où nous étions sensés planter nos nouvelles racines. Le livre d'heures du portique, saints bretons et figures profanes mêlés dans un baroque syncrétisme, parla très fort à ton âme créole. A cet instant précis tout te sembla possible et tu te promis de revenir le lendemain prier pour toute ta famille.

On était à deux pas de la Grande Rue Chère où habitaient mes grands-parents. Jamais, Man Anna, pourtant conteuse née et redoutable observatrice ne fut capable de me décrire cette venelle étroite, entièrement pavée et flanquée de

demeures anciennes qui descendait à pic vers la rivière. Les choses allèrent trop vite. C'était comme si l'histoire s'était passée sous une lumière blanche.

Marie-Rose Le Rheun, qui n'était pas la mère mais la marâtre de Lannig, le visage fermé sous sa coiffe capiste, les pieds chaussés de *boutou coat* qui la rendaient encore plus raide, nous attendait devant le seuil. Man Anna, toute fière de lui présenter ses deux enfants s'avança sans méfiance pour lui faire la bise. Bien mal lui en prit. L'acariâtre personne, comme si elle avait affaire avec toute une nichée de *matoutou-falaise*, s'écarta au plus vite en disant sèchement à Lannig.

— Lannig, rappelle-toi nos conventions. Ton père pas plus que moi ne voulons t'accueillir plus longtemps que celui nécessaire pour que tu trouves quelque chose pour ta négresse et tes deux négrillons.

Ici s'achève ma préhistoire.

Deux semaines plus tard, sans que je sache ni comment ni pourquoi, nous nous sommes retrouvés dans ce quartier de Brest que Man Anna comparait, non sans quelques raisons, au bidonville du morne Pichevin.

— Les résidents du morne Pichevin, rabâchait-elle à qui voulait l'entendre, ne bénéficient pas d'une once de respect. Les hommes, tous gens de sac et de corde, sont la terreur de Fort-de-France, et croyez-moi, les femmes ne valent pas plus cher. Il faut les voir, dès le soir tombé, ondulé de la croupe près du pont Démosthène. Quelle femme qui se respecte pourrait agir ainsi ?

Elle concluait toujours en évoquant la Sainte trinité, convoquait à la barre des kyrielles de saints, évoquait sa jeunesse. Jamais elle n'aurait pu imaginer qu'un jour elle tomberait si bas. Alors, comme elle ne fut jamais femme de demi-mesures, jugeant que des mesures drastiques s'imposaient, elle décida que jamais, tant que nous serions ici, elle ne ferait valoir ses diplômes d'enseignante. Il ne serait pas dit que l'on puisse s'autoriser à l'insulter, voir à la chahuter, du seul fait que sa peau était noire.

Assurément, Man Gabou ne l'avait pas poussé aux études pour ça.